

SOPHIE ENDELYS
la brodeuse des ombres



La Brodeuse des ombres

DU MÊME AUTEUR

Du gypse, du plomb, et une légère odeur de fraise,
Fayard, 2003.

Diététique et balle perdue,
Plon, 2006.

Salle des pas perdus : Le quotidien d'un juge,
Plon, 2012.

Sophie Endelys

La Brodeuse des ombres

roman

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction de Delphine Mozin

© Éditions Denoël, 2013

1

Moi, Valentine Pilley, je me suis réveillée ce matin en proie à une étrange sensation. Au début, j'ai eu du mal à comprendre pourquoi ; puis la mémoire m'est revenue. Je suis dans ma caisse d'emballage avec du satin molletonné tout autour, comme si j'allais me casser à la moindre secousse. Le violet me donne l'air malade. Une peau blême et flasque telle de la viande qui aurait trempé trop longtemps dans de l'eau froide. J'ai l'impression de dégager une odeur de chair défraîchie. Pourtant, on m'a aspergée de parfum avant de me poudrer le visage et de poser du rouge sur mes lèvres livides.

Combien de fois me suis-je dit : « Je veux mourir » ? Maintenant que tout est fini, je me demande si c'est toujours une bonne idée.

Les obsèques sont simples et efficaces. Ni peine ni chagrin. Nulle trace de larme sur les joues de l'assistance. Seule la pluie donne une certaine solennité à l'événement. Le ciel

opaque de décembre rend l'averse glaciale. Presque de la neige fondue.

À droite, il y a les fleurs. Celles du service social : une couronne rutilante, rose, blanc et mauve avec une bordure en satin doré où est inscrit : « À notre chère disparue. » Le tout en plastique, réutilisable à chaque occasion. L'infirmière s'est fendue d'une gerbe. Le concierge a gardé une rose à la main.

Le monument de ma famille ne se remarque pas. Perdu au milieu d'une allée, il se confond avec les autres tombes. Pour la cérémonie, on a agrafé un portrait de moi à vingt ans. Un regard étrange, anguleux, voilé par des yeux gris cendre. La photo cache un médaillon couvert de poussière. Les débris de ma fille sont là, méconnaissables. M'a-t-elle pardonné mes gestes d'amour devenus meurtriers ? Je disparaissais avec le souvenir d'un passé qui me taraude. Pourquoi faut-il que tous ces enfants soient morts pour rien ?

Il était une fois, il y a si longtemps. J'étais meurtrie de partout et l'air glacial me brûlait les poumons. L'attente avait duré près de deux heures. J'avais le corps ankylosé d'être resté sans bouger. Comment avais-je réussi à garder mon calme, alors que je tremblais de la tête aux pieds ? La vengeance est un plat qui se mange seul dans le froid. Elle est aussi dure et râpeuse que de la glace pilée.

Je m'étais enfin approchée à pas lents. Il n'y avait personne dans les couloirs. Le document était dans le bureau protégé par une porte capitonnée. D'après mes renseignements, il ne me fallait que quelques minutes pour déverrouiller la

serrure, me saisir du dossier rangé dans l'armoire et sortir avant le déclenchement de l'alarme.

Les papiers étaient effectivement à leur place : une cinquantaine de pages couvertes de photos de nourrissons, de graphiques et de formules chimiques. J'ai chassé mes larmes d'un revers de manche et me suis emparée de la chemise cartonnée. J'étais déjà dans le corridor quand je l'ai vue. Cette silhouette en uniforme. Personne ne m'avait parlé d'un gardien. J'aurais dû m'en douter. Il était peu probable qu'une société si tatillonne laisse la nuit ses locaux sans surveillance. L'homme marchait dans ma direction. Arrivé à ma hauteur, il m'a fixée, surpris. Nous avons alors fait chacun un pas de côté, les yeux plantés dans le regard de l'autre. Brusquement, il a tendu la main vers le dossier que j'ai plaqué sur mon ventre en secouant négativement la tête. Il a souri. Me pensait-il inoffensive ?

– Soyez raisonnable, donnez-moi ça.

Sa voix nasillarde avec un drôle d'accent ne manifestait aucune agressivité. Le corps légèrement en avant, il s'est approché si près que, d'instinct, j'ai reculé en lui balançant mon sac en plein visage. L'expression du gardien a aussitôt changé. Pivotant sur lui-même, il s'est mis à zigzaguer tel un alcoolique qui tente de conserver un peu de dignité. Après quelques pas, il a trébuché et s'est rattrapé au mur. Il a porté sa main à son front, médusé de sentir du sang couler le long de sa tempe. Son doigt accusateur s'est dirigé vers moi :

– Vous n'avez pas le droit d'être ici ! Donnez-moi ça, ce n'est pas à vous !

J'ai rougi, pleine de fureur. J'aurais voulu lui faire ravalier ses paroles. Mais je me suis enfuie. J'étais déjà loin quand la sirène s'est mise à hurler.

« Ce n'est pas à vous ! » Comment osait-il ? Toute ma vie, la colère a été ma plus fidèle amie. J'ai tricoté mon existence avec les fils de ma honte. Va-t-elle encore me tenir compagnie dans la nuit froide où je m'enfonce ? Une heure de justice vaut soixante-dix ans de prière, dit le proverbe turc. La réponse est tant pis. En choisissant la prière, j'ai commis une faute dont j'ai refusé d'assumer les conséquences qui vont se disséminer dans la terre, contaminer le sol, pourrir l'avenir. Sauf bien sûr si quelqu'un se penche et rassemble un à un les morceaux de ces vies détruites.

Le bruit sec du sable sur le bois résonne dans le caisson. C'est l'heure du goupillon, des roses et des derniers regrets. Il ne reste autour de moi que la pluie et ce vent glacial qui me transperce les os. Les ténèbres se rapprochent. Il me faut fermer les paupières. La vieille blessure s'est rouverte.

Trop tard, je pars pour l'éternité.



Valentine Pilley. C'était le nom inscrit sur sa porte. À droite au-dessus de la sonnette. Je la connaissais pour l'avoir croisée une ou deux fois dans l'ascenseur. Je savais qu'elle vivait seule, sortait rarement et recevait régulièrement les visites de son infirmière.

Un soir pourtant, en revenant de l'université, j'étais entré

dans son appartement. Il était tard, j'étais fatigué. Les jeudis, j'enseignais la rhétorique latine. En principe, c'était ma dernière année avant la retraite, sauf que je n'avais encore rien décidé. Alors que je ramassais mon courrier, Jam, le concierge, me confia un paquet.

– Pouvez-vous le déposer chez Mme Pilley ? Il paraît que c'est urgent. Là tout de suite, j'peux pas bouger.

Il fit un signe embarrassé en direction de sa femme assise dans un fauteuil. J'acceptai de porter le colis : une boîte de taille moyenne, assez légère, qui faisait un bruit inquiétant de verre brisé quand on la remuait. Arrivé devant la porte de ma voisine, je sonnai et laissai filer quelques secondes l'oreille tendue. D'abord un vague frottement venant de l'intérieur se fit entendre, puis plus rien. Ne voyant personne, je déposai le paquet sur le paillason, pas mécontent d'échapper à une entrevue.

Quand je sortis les clés pour entrer chez moi, la porte d'en face s'ouvrit. Une femme se tenait devant, immobile. Elle me dévisagea en silence, les bras le long de son corps maigre rehaussé d'un visage délicat, ridé, encadré de cheveux courts légèrement ondulés. Elle avait le teint cireux des vieux, éclairé d'une touche de rouge à lèvres presque carmin. « Sang de bœuf », je crois que ça s'appelle. Et ses yeux... ses yeux étaient clairs, et si transparents que l'on plongeait dans un regard sans fond.

– C'est le concierge qui m'envoie.

– Ce n'est pas un poil qu'il a dans la main, mais un boulet au cœur, répliqua-t-elle aussitôt.

Je souris. Jam était un brave gars qui subissait la présence

contraceptive de son épouse, laquelle jouait la malade quand l'envie lui en prenait. Le cordon ombilical de l'enfance du gardien s'était transformé en nœud coulant conjugal. Il était un martyr consentant que nous admirions tous. Son asservissement amoureux forçait notre respect. Malgré son indécrottable paresse, il était la mascotte de l'immeuble.

Mon interlocutrice continua à m'observer. Son corps frêle était lesté par des chaussures épaisses en cuir noir emprisonnant les pieds et les chevilles. Mme Pilley faisait partie de ces femmes qui, sans de lourdes semelles, auraient pesé peu sur la terre. Elle se pencha enfin pour saisir le colis posé sur le paillason. Je vis le moment où, pliée en deux, elle ne se relèverait pas.

– Permettez-moi de vous aider, proposai-je en soulevant le paquet. J'espère que rien n'est cassé.

– Nous allons vérifier tout de suite, entrez, s'il vous plaît.

Ma tête voulut dire non, mais mes pas me conduisirent à l'intérieur.

La disposition des pièces ressemblait à celle de mon propre appartement. Même type de séjour ouvert sur la rue, même entrée sombre aboutissant à un couloir étroit. Au bout, je devinai la salle de bains et à droite la cuisine.

Chez ma voisine, le vestibule meublé d'une commode et d'un perroquet débouchait sur un salon obscurci par des voilages épais qui escamotaient trois fenêtres. La lumière du jour était sacrifiée au profit d'un lustre à pendeloques déversant ses éclats larmoyants sur un bric-à-brac usé, chancelant, rongé. Au milieu se dressait une table ronde marquetée par des accros qui défiguraient les sculptures

du bois. Une quantité de chaises et de fauteuils tapissés d'une étoffe à mille raies d'un bleu fané complétaient ce décor délicieusement désuet. Le dessus de la cheminée était orné de fleurs artificielles protégées par un globe en verre et d'une pendule dont les aiguilles avaient figé le temps à 1 h 58. J'aurais aimé demander si cette heure pointait le début de l'après-midi ou au contraire un moment perdu au milieu de la nuit.

Partout un désordre harmonieux : breloques, bibelots, cadres et quelques livres abandonnés ici ou là. Je m'assis lourdement en choisissant le siège qui m'apparut le plus solide. Je me tenais maladroit, trop épais pour ce décor fragile et instable.

Prenant place en face de moi, mon interlocutrice posa ses mains à plat sur le paquet et plongea ses yeux dans les miens. Je ne suis pas particulièrement doué pour lire dans les pensées des autres, mais je flairai de la curiosité à la surface du regard.

– C'est donc vous le linguiste ?

– Juste grammairien.

Cette remarque m'étonna avant que je me souvienne qu'il arrivait parfois à mes étudiants de se tromper de porte. Ma voisine avait éconduit plusieurs d'entre eux. Jam est aussi un grand bavard. Avec lui, il était difficile de garder son anonymat dans l'immeuble.

– J'attends ce colis depuis ce matin, murmura-t-elle.

Après avoir extrait une paire de ciseaux de sa poche, elle découpa la ficelle entourant le paquet. Je la sentais fébrile et excitée à la manière d'un enfant troublé devant un cadeau.

– C’est que j’en ai vraiment besoin. Il me reste si peu de temps.

– Pour quoi faire ?

– Pour vivre.

Je me mordis les lèvres.

– Très bien, soupira la vieille femme en sortant un à un neuf minuscules flacons de couleurs différentes.

Elle les aligna ensuite délicatement sur le guéridon. Tous étaient intacts.

– De la teinture, me confia-t-elle.

Elle fit un signe en direction d’un métier à tisser que je n’avais pas remarqué en entrant. Il était de l’autre côté de la double pièce. Un morceau de drap fin était tendu dans un grand cercle de bois, posé en équilibre sur une sorte de chevalet.

– Je teins moi-même les fils. Je suis comme la reine Mathilde, à reconstituer les batailles de ma vie. Il me manquait du noir. Le noir est une couleur très compliquée. Il peut tirer vers le bleu, le rouge, le jaune. Autrefois, on le fabriquait à partir de la fumée que donne la combustion de la résine ou de la poix, ou en brûlant du *Pinus taeda*. Je préfère suivre l’exemple de Polygnote et Micon et utiliser le marc de raisin.

– Le tryginon.

Elle me regarda, surprise.

– *Thru*x signifie « lie ». Moi aussi j’ai lu Pline l’Ancien. Les grammairiens sont souvent philologues, ajoutai-je en guise d’excuse.

La vieille sourit, apparemment satisfaite de ma réaction.

Ses doigts errèrent sur une bobine de fil posée sur un guéridon. Le geste était tendre, presque une caresse. Comment aurais-je pu deviner que c'étaient des cheveux ! Tout me paraissait si correct, si démodé, chez cette voisine dont le loisir consistait à broder.

De l'endroit où j'étais assis, le dessin de la tapisserie était invisible. Les ouvrages de dame ne sont pas ma tasse de thé. En revanche, j'étais intrigué par les peintures sur les murs. Il y avait des toiles du genre Boudin, quelques paysages sinistres et une reproduction de Napoléon sur un champ de bataille. Dans ces vieilleries, un tableau détonnait. Il s'agissait d'un panneau en liège sur lequel étaient épinglées des photos de nourrissons. Des portraits noir et blanc. Très loin des images d'enfant qu'on envoie avec les faire-part de naissance. Quelque chose... je ne sais pas... Il y avait là un je-ne-sais-quoi de troublant... de très troublant. Je me suis demandé si Mme Pilley avait été puéricultrice ou sage-femme.

Alors que je me levais pour partir, ma voisine me proposa un doigt de porto. Elle sortit du salon me laissant libre d'observer ce diaporama de nouveau-nés dont les visages étaient privés de toute expression. Chaque bambin était couché les bras le long du buste, la tête dodelinant sur le côté. Tous avaient un regard terne, figé. Du noir, du blanc et du vide. Je détournai les yeux.

En revenant m'asseoir, je m'arrêtai un instant devant un livre ouvert sur une table. Une succession de lignes s'entrechoquant, créant des impasses, des déviations et des va-et-vient, étaient reproduites à l'encre. Le croquis faisait penser

à de la calligraphie et me rappelait un schéma connu. J'étais certain de l'avoir déjà vu.

– C'est le modèle que je brode en ce moment.

Je me retournai brusquement. Ma voisine me tendait un verre, observant tour à tour le diagramme et mon visage. Je sentis qu'elle essayait de savoir si j'avais reconnu l'image.

– Le chemin des pénitents de la cathédrale d'Amiens, finit-elle par dire. Lorsque quelqu'un promettait un pèlerinage et qu'il se trouvait dans l'impossibilité de l'entreprendre, il pouvait réaliser son vœu en suivant les étapes de ce labyrinthe. Les plus méritants le faisaient à genoux. Moi, je le suis avec mes doigts. Une façon de me purifier avant le dernier voyage.

– Vous avez donc tant de péchés à vous faire pardonner ?

– Voilà bien la parole d'un homme imprudent. Le passé d'une vieille femme peut être aussi sombre que l'enfer. Combien de crimes ai-je à me faire absoudre ?

Je cachai une grimace en trempant mes lèvres dans le breuvage sirupeux.

– Vous n'avez pas l'air très dangereuse.

– On ne se pend certes pas avec un fil à broder, mais en venant chez moi, vous visitez ma tombe.

Je sursautai. Cette phrase avait été prononcée si brutalement que je perdis contenance. Bien que je n'en comprenne pas la signification, elle me plongeait dans la stupeur. Depuis le début de l'entrevue, j'étais hypnotisé. Tout ici échappait à mon bon sens. À elle seule, ma voisine était un univers extravagant. J'avais l'impression d'être une mouche piégée dans une toile d'araignée.

Je ne sais plus comment s'est finie la conversation. Je ne me souviens même pas avoir bu mon verre. Un instant plus tard, mon hôtesse se saisit d'une canne accrochée au bras d'un fauteuil et, d'une boiterie que je n'avais pas remarquée à mon arrivée, me raccompagna à la porte.



Quand on essaie de se prouver qu'on est normale, il vaut mieux ne pas compter sur un homme comme mon mari. Il m'a toujours adressé des reproches : ma façon de mettre le couvert, de cuisiner le bœuf en daube, de m'habiller, de ranger la maison. Par exemple, mon rouge à lèvres. Il le trouvait trop vif, pas assez discret. Ma coiffure aussi. Une femme, d'après lui, devait avoir une chevelure abondante, fine, soyeuse, lustrée et naturellement ondulée. Rien à voir avec ma tignasse. À l'époque, mes cheveux flottaient en vrac sur ma nuque. Je n'aimais pas les avoir attachés, sauf parfois quand je les emprisonnais dans un foulard.

– Ne pourrais-tu pas t'arranger un peu ? Piquer une barrette ou nouer un bandeau par exemple !

Plus il insistait, plus je me laissais aller, pas fâchée de le mettre en rogne. « M'arranger un peu. » La remarque m'embarrassait.

Mes parents étaient contents que j'aie trouvé un mari si convenable. Pensez-vous : perruquier-coiffeur à Auxerre. Personne dans mon entourage ne pouvait espérer mieux. D'après ma famille, il m'aimait. À sa manière, mais d'un amour sincère. Ses critiques permanentes en étaient la

preuve. En tout cas, c'est ce que mon père m'a affirmé quand un jour je m'étais mise à pleurer à cause d'un « Pourquoi essaies-tu de m'empoisonner? Ce dîner est froid. Tu ne sais donc rien faire! ».

– À quoi pouvais-tu t'attendre avec ton curieux caractère! m'avait alors dit papa pour me consoler.

Me consoler...

J'ai toujours eu peur de mes parents, surtout de lui. J'ai su beaucoup plus tard qu'il avait envoyé un message à mon fiancé. Le courrier de papa avait été adressé en cachette de moi et de ma mère. C'était une contre-lettre, un avertissement souterrain, une missive d'agent secret. De 007 à 008.

Cher ami, vous allez épouser ma fille et entrer ainsi dans notre famille. J'en suis heureux pour elle et soulagé pour nous. Un homme informé en vaut deux, et la franchise et l'honnêteté m'imposent de vous révéler certains faits...

Maman avait moins de soupçons à mon sujet. Elle disait contrôler mes pulsions et pensait qu'une saine hygiène de vie pouvait enrayer mes penchants naturels.

– Au fond, tu n'es pas si mauvaise. Tes impuretés sont en surface, je vais t'en débarrasser.

Elle ne parlait pas de saleté, mais d'«impropreté». Lorsque j'étais enfant, elle me lavait à toute heure du jour. Il y avait toujours à proximité du coton imbibé d'alcool ou un savon de Marseille, épais et noir, qu'elle frottait sur ma peau. Armée de gants de toilette, de mouchoirs et de brosses à ongles, elle chassait les microbes et les odeurs

pour que mon âme déformée puisse se purifier dans un corps enfin aseptisé.

Le mariage avait fait de ma mère une femme au foyer alors que mon père, chauffournier, était très occupé par la direction de son entreprise qui employait une dizaine d'hommes. Nous vivions isolés près de Saint-Amand-Montrond dans une bâtisse adossée à une falaise en pierre blanche, pleine de lumière, qui pouvait brûler les yeux en plein soleil d'été.

Pour meubler sa solitude, maman avait préféré me garder à la maison plutôt que de m'envoyer à l'école du village. Dieu merci pour elle, j'étais aussi sale dedans que dehors, ce qui suffisait à la distraire.

Avant mon entrée au collège, je n'avais jamais eu d'amis. Jusque-là, il m'avait été interdit de fréquenter les enfants des ouvriers. La rencontre avec les autres fut terrible. Terrible ! Une épreuve dont on ne sort que vaincue. Rien de ce que j'étais ne semblait adapté. Ma rêverie, mon ignorance, ma gaucherie, cette habitude de me laver les mains dix fois par jour me clouaient au pilori des sarcasmes de mes professeurs et des moqueries de mes camarades.

– Tu es une détraquée, une cinglée à l'imagination vicieuse.

Ma seule amie, Isabelle, était la fille unique d'un pharmacien dont la femme était morte, laissant son mari désespéré par l'éducation d'une jeune adolescente. Chez lui, nous étions livrées à nous-mêmes pourvu que nous ne fassions pas de bruit dans l'arrière-boutique. Il y avait là des bocaux, des fioles et des flacons aux noms magiques : sang-dragon en larmes, gomme tragacathe, sirop rosa laxatif,

élixir acéteux, cordial de tussilage, d'hysope et d'absinthe, pilules de castor, onguent *populatum*...

Quand mon amie est tombée malade – elle était prise de contractions à l'estomac et de vomissements –, on m'a reproché de l'avoir empoisonnée. Mon air buté était une confession, mon silence un aveu. Le collègue m'a renvoyée auprès des miens et les professeurs en ont été soulagés. L'imagination vicieuse, le comportement inadapté, la détraquée ne pourrait plus nuire à la réputation de leur établissement.

Neuf mois après les premiers symptômes, lorsque Isabelle est revenue de Suisse avec un bébé dans les bras et une alliance opportune au doigt, on a oublié les accusations. Sauf que l'histoire de Valentine la Mixture est restée.

C'est ce que mon père a écrit à mon fiancé :

En bon catholique respectueux de la morale, je pense que l'amour sauve de tout. Je suis certain de la santé mentale de ma fille, néanmoins je prie Dieu et tous les saints de vous éclairer utilement sur la longue route du mariage.



Décembre est le pire moment pour partir au Canada fut ma première réflexion en ouvrant les yeux. Je venais de me réveiller d'un rêve étrange peuplé de sons : des pas sourds, le ronron de l'ascenseur, le claquement d'une porte. Ce tintamarre m'empêchait de dormir. Je ne cessais aussi de penser au froid qui m'attendait. Ma fille m'avait affirmé que, cette année, l'été indien se prolongeait et qu'il n'y avait pas

REMERCIEMENTS

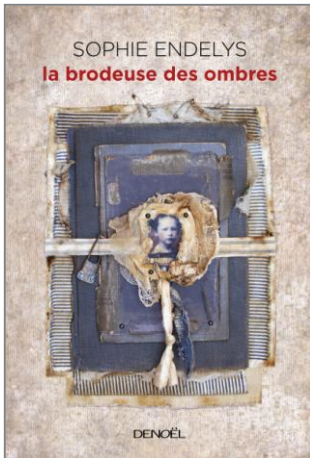
Un roman est toujours une œuvre à plusieurs mains.

Je tiens à manifester ma reconnaissance à Delphine Mozin sans laquelle ce livre n'aurait vu le jour, à Béatrice Duval pour sa sagacité et la pertinence de son analyse, à Ludovic Tac pour sa confiance spontanée et son aide précieuse, à Henri Roussel pour sa contribution amicale.

Je n'oublie pas Michel et Catherine Paris ainsi que Serge Dupont-Valin qui ont eu la gentillesse d'apporter leurs concours.

J'ai aussi une pensée pleine de gratitude envers Simonetta Greggio pour son soutien constant et sa disponibilité.

Mes remerciements s'adressent également à ceux qui ont accepté de m'accorder de leur temps en me prodiguant leurs clairvoyants conseils.



La Brodeuse des ombres Sophie Endelys

Cette édition électronique du livre
La Brodeuse des ombres de Sophie Endelys
a été réalisée le 05 septembre 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207115848 - Numéro d'édition : 250921).

Code Sodis : N55101 - ISBN : 9782207115862
Numéro d'édition : 250923.